

PAUL GADENNE

# Siloé

ROMAN

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

les poumons se défendaient mal. Sur les portes fermées, les étiquettes interdisant les visites se multiplièrent. Une activité suspecte fut observée à plusieurs reprises du côté de la petite salle blanche qui se trouvait dissimulée dans les soubassements de la Maison, à un endroit où elle ne gênait personne, et où l'on était admis à séjourner quelques heures, entre deux cièrges, avant le départ définitif.

Au reste, les vivants et les morts continuaient à vivre en mauvaise intelligence, séparés qu'ils étaient par une ignorance intime les uns des autres. Chacun aurait pu dire à celui qui partait : « Je ne vous connais plus » — ce n'eût pas été une offense. Les morts, c'est une autre société; cela ne regarde plus les vivants. C'est comme quelqu'un qui cesse de payer sa cotisation et qui renonce par là même à tous les avantages dus à ceux qui restent; il faut choisir!... Les morts choisissaient, tristement.

Simon était lui-même surpris de son attitude lorsqu'on lui annonçait maintenant la mort de quelqu'un. Il disait : « Ah!... » et sentait que celui dont on avait prononcé une dernière fois le nom entrerait dans un monde étrange dont les habitants dérisoires étaient de ceux dont on se dit : « Celui-là ne sera jamais mon ami... »

Parfois, le soir venu, le jeune homme entendait frapper à sa porte. Jérôme entrerait, grand, muet, le regard lointain, plus lointain que jamais... Mais Simon ne trouvait plus rien à lui dire et tirait d'une armoire un jeu d'échecs. Jérôme ne faisait pas d'objection, acceptait, démontait Simon par son calme. Simon s'efforçait de l'imiter, de raisonner froidement; mais c'était un rude exercice. Ses pièces allaient comme d'elles-mêmes se placer aux endroits les plus exposés. Il était la victime d'un sort. Les mains calmes de Jérôme attendaient, allongées sur la table, puis venaient prendre délicatement, l'une après l'autre, chacune des pièces que Simon avait sottement aventurées. Les belles mains de Jérôme, en faisant ce geste, avaient l'air de rire. A ces moments-là, Simon ne pouvait soutenir son regard. Il le détestait.

Ce fut alors que sur l'horizon du Crêt d'Armenaz, à travers les bourrasques et parmi les astres aveuglés, apparut un homme.

Et cet homme était Pondorge.

Dès le premier jour, la salle fut au complet. Presque tout le Crêt d'Armenaz était là, bien avant l'heure, et l'on n'attendait plus que le « conférencier ». Ce n'était peut-être pas encore le succès, mais c'était déjà la cohue. Les amis et les ennemis de Pondorge formaient dans la salle une mêlée compacte réunie dans l'attente de l'événement. Sous quelque forme que celui-ci pût se produire, le moins qu'on s'en

promettait était d'en rire. Les femmes étant écartées de la manifestation, on ne se gênait pas en attendant pour faire du bruit et pour proférer des mots crus. Une douzaine de bras s'étaient abattus sur les tables pour les extraire de la salle à manger où la réunion avait lieu, et l'on avait suffisamment rudoyé les chaises pour les amener à constituer des rangées : travail qui comportait surtout, pour ceux qui l'avaient entrepris, une grande possibilité de vacarme. Il faisait presque noir quand on vit enfin s'encadrer dans la porte la silhouette familière de Pondorge. Alors se passa une chose que personne n'avait prévue. Quand le héros de la journée eut pris place sur la petite estrade de bois ménagée à son intention, il apparut complètement transformé. De la lampe placée au-dessous de lui, sur une table, montait vers son visage une lumière brutale qui en sculptait les reliefs étranges et remplissait d'ombre ses yeux, de sorte qu'il se dressait ainsi qu'une apparition lunaire au-dessus de cette foule d'hommes rassemblés dans l'espoir d'une « rigolade » et qui déjà commençaient à avoir peur. Car dès que les hommes se rassemblent, la superstition apparaît. Et comme pour justifier le sentiment nouveau qui venait de s'introduire subrepticement dans la salle et commençait à saisir tout le monde au creux de l'estomac, soudain, dans le silence qui venait de se faire, on vit Pondorge, ainsi dressé sur son estrade, tout seul dans la lumière, ouvrir la bouche, avec une voix qu'on ne lui avait jamais entendue, et dire :

— Messieurs, je suis l'Homme de Néanderthal!...

Chose étrange, personne ne songea à rire. On vit dans l'ombre M. Lablache, l'« esprit fort », avaler sa salive, et le commandant Lombardeau fit un mouvement pour dégager sa jambe qui se trouvait prise entre deux bâtons de chaise. Ils n'étaient pas loin, tous deux, de trouver plausible l'aveu étonnant que Pondorge venait de lâcher sur son auditoire médusé, et se disaient que l'Homme de Néanderthal devait être quelque chose d'intermédiaire entre l'habitant de la planète Mars et le Dernier des Mohicans.

« Je suis l'ennemi des mots, poursuivit Pondorge. Dès l'instant qu'au lieu de vivre une chose, vous l'exprimez, elle cesse d'appartenir à la réalité, et dès l'instant que les hommes se mettent à parler, c'est alors qu'ils ne s'entendent plus. C'est pourquoi je comprends ceux qui ont tenté de s'exprimer en dehors de la grammaire, et pour ainsi dire en dehors des mots. Je comprends ceux qui intitulent leur œuvre : « Vision provoquée par une ficelle que j'ai trouvée sur une table. » Je comprends ceux qui disent : « Au-delà des calculs sur le temps, il y a le chapeau mou. » C'est pourquoi je trouve plus simple de vous dire dès le début : Je suis l'Homme de Néanderthal. A présent, nous pouvons parler...

Dans la salle, on se regardait : l'inquiétude qui régnait depuis le début de ce discours commençait à devenir une vraie déroute. On se demandait ce qu'il fallait penser de ce Pondorge. Était-ce un fou, un ivrogne, un anarchiste? On entendit quelque part M. Lablache chuchoter : « Je vous l'avais bien dit!... » Fut-ce pitié, complaisance pour leur désarroi, ou calcul? Comme s'il avait oublié son sujet, Pondorge se mit à leur raconter des histoires. Un homme qui raconte des histoires est toujours compris. D'abord, il leur parla métiers. Il avait fait tous les métiers, Pondorge; il n'y avait pas de dérogations pour lui : tous les métiers, disait-il, étaient saints, égaux dans l'insignifiance ou dans l'importance, comme on voulait; car ce n'était pas la fonction qui faisait l'homme, mais l'homme qui faisait la fonction. Il avait un peu travaillé jadis « dans le bric-à-brac ». Il avait placé des extincteurs, puis des serrures. Entre-temps, il avait fait un stage chez un libraire, où il avait lu beaucoup, mais vendu peu. Il racontait ces choses avec une verve franche qui faisait rire. Il y avait surtout une histoire de serrure bien drôle, une serrure tellement perfectionnée, d'une perfection si savante et si compliquée, si molle au dé clic et en même temps, hélas! d'un maniement si laborieux, d'une lenteur si prudente, qu'on l'admirait comme un objet d'une ingéniosité diabolique, mais inutile et peut-être dangereux. Elle était impossible à placer, cette serrure. Elle avait toutes les perfections, certainement, elle devait jouer la Marseillaise, comporter un mouvement d'horlogerie ou un système pour pincer le nez des gens qui regardaient à travers, mais il fallait la remonter sans doute avant de s'en servir; bref, elle était bonne à tout ce qu'on voulait sauf à fermer une porte!... Ce n'était rien, les histoires de Pondorge, mais on les écoutait, parce qu'elles jaillissaient de lui, toutes vives, et qu'elles avaient, dans leur cocasserie, une espèce de beauté, de grâce qui vous prenaient aux endroits sensibles. On pouvait les trouver insignifiantes, oui, mais il arrivait ceci d'étonnant qu'à les entendre on se sentait devenir moins mauvais... Il raconta l'histoire de l'araignée : il s'agissait, dans cette histoire, d'une petite araignée qu'il avait découverte, un jour, au cours d'une visite dans un grenier. Un petit point rose, minuscule, sur la porte grise. Une tache, avait-il cru. Il aurait fallu une loupe pour la voir vraiment. Des petites pattes en étoile, presque invisibles : c'était beau comme une étoile de mer, et, avec ça, pas plus grand qu'un grain de sable. Et il y avait quelque chose de miraculeux dans ce grain de sable : cela bougeait! cela vivait! cela travaillait! Mais oui; silencieusement! Voici que Pondorge enflait le ton. « Elle travaillait en silence, la petite araignée rose, à un travail invisible, mes amis!... Je n'avais jamais eu d'émotion dans mon existence : et voilà que je comprenais tout d'un coup, sans

réclame, sans propagande, sans T. S. F. et sans maître d'école, que j'avais sous les yeux le plus étonnant des mystères : la vie! Je n'avais jamais su ce que c'était, voyez-vous. Et voilà que je la prenais sur le fait, la vie, en flagrant délit pour ainsi dire, occupée toute seule à des choses incroyablement petites, insignifiantes, sans aucune importance pour nous, se moquant de nous, mais oui! de nos inventions, de notre science, de nos assemblées, de tout ce qui me semblait alors prendre tant de place dans le monde! Je comprenais que c'était nous qui étions insignifiants, ridicules! j'avais appris l'histoire, et la géographie, et les Constitutions, et les quatre-vingts départements. Je croyais que la planète était organisée pour nous, je croyais aux bienfaits des révolutions, à la Déclaration des Droits, à l'importance des guerres. Et voilà que je découvrais tout à coup, contre la porte de mon grenier, dans un pli du bois, une force au regard de laquelle toutes les manifestations de notre force n'étaient que rides à la surface de l'eau — le ressort qui faisait mouvoir tout le mécanisme, oui, cette force cachée qui est répandue à flots autour de nous et qui ne se soucie ni de nos philosophies, ni des dates de notre pauvre petite histoire humaine, parce qu'à travers tout cela elle continue son travail, tranquillement, et que rien ne peut empêcher les êtres d'engendrer les êtres — et que la petite araignée avait été engendrée par la même force que nous; oui, je la sentais entraînée aussi implacablement, aussi magnifiquement que moi dans la grande machine qui fait surgir les êtres et qui les écrase, — je me sentais son frère, voyez-vous, de souffrance, d'ignorance, de désir; et je pensais que dans dix ans, dans vingt ans, il y aurait sur cette même porte, au même endroit, dans le même pli du bois, une petite araignée toute pareille, appartenant à la même race d'araignées, dont chacune sans doute ne vit que peu de jours!... »

Toute la salle maintenant écoutait Pondorge. Où voulait-il en venir?... Il avait beau ne faire que raconter des histoires, s'égarer dans des parenthèses, on commençait à percevoir, sous la trame un peu lourde de ses phrases, l'élan obscur et comme l'inspiration qui les emportaient. Il arrivait aussi, quelquefois, que sa « petite marmite à idées », comme il disait, explosait brusquement, et il en sortait des formules toutes bouillantes. Une idée qui avait l'air de le tourmenter particulièrement, c'était que les hommes d'aujourd'hui étaient des dupes, qu'ils ne vivaient que sur des mensonges. Ils étaient dupes de leurs idées, de leurs machines, de tout ce qu'ils fabriquaient; ils étaient dupes les uns des autres, et leurs idées n'étaient plus que des produits comme les autres produits; elles étaient fabriquées en série, comme les conserves, et perdaient souvent leur fraîcheur. On avait oublié l'art essentiel, l'art de regarder, qui est tout l'art de vivre. Voilà

250802

à quoi il s'en prenait, Pondorge. Depuis le temps qu'on trouvait des fruits dans les magasins et que les pommes s'achetaient en compte dans des boîtes de fer blanc, on avait oublié que cela poussait sur les arbres. Il était temps, disait-il, d'aller voir un peu dans les champs et de regarder pousser les pommes. « Mais combien y a-t-il de gens aujourd'hui qui sont capables de s'arrêter devant une pomme et de jouir d'elle, de comprendre à quel point c'est une chose pleine, une chose accomplie, qui ne trompe pas? Combien de gens qui sont assez simples, assez purs pour ce regard-là et pour cette jouissance?... » Non, les gens d'aujourd'hui ne savaient plus regarder que ce qu'on leur montrait, à coups de publicité bouffonne. Mais ce mal, d'après lui, n'était qu'une manifestation parmi d'autres de la volonté sociale d'empêcher l'homme de penser seul. Il ne fallait pas que l'homme pût penser seul. Il fallait vivre en rond! Le cercle de famille! Le travail en série! S'opposer à tout ce qui sort du commun. La rhétorique! La morale! Les jésuites! Le radicalisme! Et allez donc!

Pondorge était lancé. Il s'exprimait soudain avec un entrain infernal. Certes, ce qu'il disait n'était pas toujours clair, on ne savait pas toujours si l'on avait compris, on n'était pas bien sûr de rire au bon moment. Les mots qu'il disait rencontraient, çà et là, des résistances, des opacités. Mais il y en avait aussi qui faisaient balle. Et il fallait le voir, surtout, lui, il fallait l'entendre! Alors telle petite phrase qui par elle-même n'était rien, arrivait sur vous avec une force qui vous secouait. Il suffisait d'un geste, d'un clin d'œil qui changeaient sa démarche, et elle devenait quelqu'un qui vous abordait sans manière et vous prenait par le bras, d'autorité. Et enfin chaque mot s'augmentait de toute l'épaisseur humaine qu'il avait traversée avant de vous atteindre. Comme le coup de trompe, oui, comme le coup de trompe du car qui vous atteignait après avoir traversé les bois, lorsqu'on l'entendait venir de plus près, à chaque tournant, tout imprégné de résine et d'ombre, un peu brisé, assourdi par tant de branches courbées en travers de son chemin. C'était ainsi que les paroles de Pondorge venaient sur vous. Elles venaient de loin, de très loin; on les voyait monter, de tournant en tournant; on les entendait venir et se rapprocher avec leurs gros sabots; puis elles jetaient du lest, prenaient leur élan sur le tremplin d'une conjonction plus élastique que les autres, et elles passaient si haut qu'il n'y avait plus qu'à s'étonner...

Mais Pondorge, à présent, ne racontait plus d'histoires pour rire! Il racontait des histoires effrayantes, qu'on avait peine à croire. Il parlait des rues, il parlait des villes où l'homme n'est jamais laissé seul, où il est poursuivi sans cesse et traqué par les bruits, par les

250802

mots, par les images qui sont sur les murs. « La rue, disait-il, s'amuse de vous comme un enfant qui vous envoie le soleil dans l'œil avec un miroir, — mais c'est pour vous mieux aveugler. » Et cela n'était qu'un exemple de ce qui se passait en plus grand dans la société. La société aussi passait son temps à vous envoyer le soleil dans les yeux, pour vous empêcher de voir clair. Et ce n'était pas des miroirs, c'était des projecteurs qu'elle avait, et avec lesquels elle vous atteignait jusque dans le fond des campagnes. Il ne fallait pas que l'homme pût rester une minute avec lui-même. Pas de temps perdu! A vos moments de détente, la société vous glissait perfidement un journal entre les doigts. « Voyez-vous cela? Vous risquez de ne pas savoir que la concierge septuagénaire, jusque-là honorablement connue dans son quartier, avait, d'un coup de balai sauvagement criminel, précipité sa rivale dans la cave après avoir tenté de lui faire absorber de l'ammoniaque! » Et ce n'était pas toujours aussi inoffensif, on s'en doute, les nouvelles des grands quotidiens! Pondorge parlait de l'universelle prostitution des mots, des idées. Il disait que tout était corrompu, avili. Les hommes se croyaient très malins parce qu'ils recevaient de partout beaucoup d'idées. Tout le monde aujourd'hui avait des idées. Mais c'était les idées des autres. De qui? On ne savait pas. « C'était dans le journal... » « On l'avait dit à la T. S. F... » Il y avait trop d'idées anonymes partout. C'était pour cela que le monde était devenu méchant.

Dans la salle, personne ne bougeait plus. Tout le monde avait les yeux braqués sur Pondorge. On ne se laissait plus distraire. On attendait. On attendait une fin, une conclusion. On attendait un mot qui serait un résumé, une explication de tout, qui serait un programme. Une conclusion qui serait une ouverture. On sentait que cela devait, allait venir. Saint-Geliès, au premier rang, était devenu sérieux; M. Lablache avait les yeux fixes...

« Où est l'homme qui fera un jour un geste vrai? cria Pondorge. Il est devenu impossible de faire un geste vrai, non conforme, de créer, quoi! alors que tous nos gestes pourraient, devraient créer, innover quelque chose : nous-mêmes, mes amis! Mais qu'on boive, ou qu'on mange, ou qu'on écrive des livres, ou qu'on pêche à la ligne, ce n'est jamais nous qui le faisons, c'est un autre à notre place, ça ne vient pas de nous, c'est déjà fait, raconté quelque part, ou ce le sera demain! Et nous agissons toujours à la manière de tout le monde, en y pensant le moins possible; et nous ne faisons que les choses dont tout le monde parle. Et c'est ainsi que nous sommes victimes des mots! Eh bien, il faut renoncer à tout ça, parce que ça nous étouffe! parce que nous en crevons! Car enfin, comment vou-

lez-vous vivre, si vous vivez selon les autres? Et marcher, si vous avez tout ce poids sur vous de choses entendues et apprises? Et respirer, si c'est de l'air emprunté au voisin? Dites?... Je suis venu ici pour essayer de vous apprendre cette chose étonnante : la pureté!...

Pondorge fit une pause, happa un verre d'eau. On vit son long corps se pencher vers la table trop basse, puis se relever et jaillir dans la lumière; il leva le bras, et les muscles de son cou se tendirent sous la peau maigre. Alors, tout à coup, après un silence, une houle de braves déferla sur les murs et les vitres se mirent à crépiter.

Mais Pondorge n'avait pas l'air d'entendre. La tête droite, les yeux levés, il continuait à parler, il faisait des signes. Mais on ne l'écoutait plus; ses dernières paroles se perdirent dans la rumeur des applaudissements qui redoublaient : son succès même lui imposait silence. Alors, voyant qu'il ne pourrait aller plus loin, désespérant de leur faire comprendre qu'il ne faisait que commencer, il descendit de sa petite estrade, le front ruisselant, et tenta de gagner la porte. Mais tout le monde s'était levé, se poussait au-devant de lui, tout le monde voulait le voir, lui prendre la main, lui parler; éternés par la chaleur, par l'émotion, par le désir d'approcher Pondorge, ils s'acharnaient sur la porte sans arriver à l'ouvrir. Ils avaient tous le sentiment qu'ils venaient d'assister à une chose extraordinaire, qu'ils venaient d'entendre un homme qui la veille, ne se connaissait pas lui-même. Il leur fut impossible de penser à autre chose, ce jour-là. Toute la soirée, ils parlèrent de Pondorge, revirent ses gestes, ses yeux, son sourire anxieux, et se répétèrent ses mots, ses « blagues ». Les blagueurs de profession en furent dévalorisés et n'osèrent plus se faire entendre; le grand Saint-Geliès sentait peu à peu s'évanouir tous ses mérites, M. Lablache présenta au dîner une bouche dont les coins descendaient jusqu'à son faux col, et le commandant Lombardeau, pour une fois, adopta un air méditatif et ne fit pas jouer sa fourchette contre son verre.

Le soir, les malades qui remontaient vers leurs pavillons croisèrent une longue forme rapide et courbée, d'une blancheur insolite, qui courait en butant sur les paquets de neige tombés des arbres. C'était Pondorge — « le Huron! » — Pondorge dépouillé de son auréole, et qui courait, traversant l'hiver dans son pantalon rapiécé et sa veste blanche de maçon...

Cependant les groupes remontaient lentement, à pas comptés, et les commentaires allaient leur train.

— Oui, mais pourquoi a-t-il dit qu'il était l'homme de Néanderthal? demandait quelqu'un.

— Et d'abord, dit un autre, qu'est-ce que c'est que ça, le Néanderthal?

— Eh bien, c'est un pays! Comme tu dirais Toulouse!...

Les voix résonnaient dans l'air, à travers le brouillard; mais on vit soudain, dans une éclaircie, une grosse étoile que leur choc faisait trembler et qui répondait par de petites flèches bleues et rouges, toutes frémissantes.

Mais le lendemain, ce fut bien plus beau encore. Car il y eut un lendemain, et un surlendemain. On ne vivait plus que par Pondorge : il convertissait peu à peu le Crêt d'Armenaz en se convertissant à lui-même...

— Je vais vous parler du bonheur, disait Pondorge. Le bonheur n'est pas de posséder. La vie d'un homme a son rythme et ses alternances comme les saisons. Il faut savoir s'enchaîner à ses actes comme la nature s'enchaîne au printemps, quand chaque fleur s'engage et fait serment de servir. Mais une fois que les fruits sont donnés et partagés, il faut savoir se libérer comme elle et se dépouiller de tout poids comme elle se dépouille de ses feuilles, et ne plus se soucier que de devenir...

Ce fut alors qu'il parla de ce qu'il appelait le « devoir du dépaysement ». Quand on était arrivé à trop bien faire une chose, à trop bien posséder une idée, à ce moment-là elle cessait de vous servir et l'on cessait soi-même d'être un vivant... Le troisième jour, il fit un conte : il conta l'histoire du souverain qui avait abdicqué sans motif, cédant à l'attrait subit des gestes simples et mystérieux de la vie, et qui avait quitté son trône, comme cela, parce qu'il avait un jour eu envie d'aller dans les champs... Enfin, Pondorge parla des villes; et il dit celles qu'il avait vues, et comment. Il avait recherché, dans toutes les villes, l'endroit où la ville cesse, où sa conscience de ville se défait, où elle se lie aux champs, à la mer. Il avait aimé les villes proches de la mer, à cause de ce mélange qui inquiète les hommes... Ce fut ce jour-là aussi que Pondorge parla de la mort et qu'il en fit l'éloge. « Si les choses ne cessaient pas d'être, dit-il, c'est nous qui cesserions de les voir. Et c'est pour cela que les choses finissent. Sans cela, il n'y aurait pas de connaissance, pas de pensée. Il n'y aurait ni question ni réponse; il n'y aurait ni tremblement ni amour! Sans la mort, mes amis, il n'y aurait pas la vie!... » Ainsi la vie n'était pleinement perçue, d'après lui, que dans ce qui la nie... « Et c'est pourquoi, dit-il, il y a plus de vie dans un homme malade que dans toute une ville de gens bien portants. Vous vous en apercevrez quand vous redescendrez chez les bien portants, quand vous les retrouverez bien endormis dans l'ombre de leurs petites villes; vous verrez comme les objets de

leurs disputes, de leurs passions, vous feront rire! Que ceux qui souffrent trop ici me pardonnent! La maladie est un poison, mais elle est un poison utile qui fait mourir en nous les sentiments parasites, les mensonges, les faux dieux! La maladie, je vais vous dire : c'est ce qui fait sortir la vérité de la bouche des hommes!... »

Dans la salle attentive, il y eut une sorte de remous silencieux. Simon, qui comprenait que Pondorge venait enfin de prendre sa véritable taille, se rappela soudain la parole de Massube, qu'il avait surprise à travers le mur : « Dites donc, vieux, vous devriez faire des prédications!... » Ils étaient là maintenant à écouter Pondorge et déjà ils n'osaient plus le regarder : ils avaient peur de lui. Ah, c'est maintenant qu'ils avaient peur de lui! Comme ils eussent préféré qu'il en fût resté à ces excentricités par lesquelles, au début, il avait accroché leur attention. Au moins, une fois sortis, ils en eussent été quittes! Mais maintenant, chaque mot les atteignait aux entrailles, les touchait dans leur chair, et cette blessure-là, ils savaient qu'ils ne s'en délivreraient plus; aussi écoutaient-ils avec un peu d'effroi l'homme qui prétendait leur apprendre à aimer non seulement la maladie, mais la mort — « non pas cette mort dont les générations se transmettent les unes aux autres une si fausse et si haïssable image, non pas la mort qui détruit, mais la mort qui lie et qui noue!... » C'était donc à cela qu'il en était venu, après tant de détours et d'histoires drôles!... Ils frémissaient; c'était affreux, ils n'oseraient plus se boucher les yeux à présent devant les cadavres! Ils ne pourraient plus laisser les morts attendre tout seuls dans leur petite cave, avec leurs dérisoires habits de fête, un chapelet dans les mains, entre quatre cierges! Voici qu'un étrange amour leur venait, à travers les terreurs qui les suivaient depuis l'enfance, pour ces morts étranges, ces morts odieux dont on avait si bien pris soin jusque-là de leur cacher l'existence et dont on laissait si soigneusement les autres s'occuper, avec leurs gestes de fonctionnaires... Et cela, ce nouvel amour leur venait de cet homme! Pondorge avait pris sur eux un pouvoir presque monstrueux qu'ils n'arrivaient plus à secouer. M. Lablache et le commandant Lombardeau, les coudes sur les genoux, l'un près de l'autre, regardaient le parquet d'un œil rond. Saint-Geliès avait perdu cet air avantageux sans lequel on ne l'eût pas imaginé et ressemblait, sous ses lainages bariolés, à une peau de bête morte, à un commencement de descente de lit. Quelqu'un, on ne savait pas où, poussait des « ha! » comme si on lui arrachait les os. La salle, où les hommes étaient entrés avec leurs différences, n'était plus devant Pondorge qu'un bloc d'attention et de stupeur. Serrés les uns contre les autres, d'abord ils avaient regardé tout droit devant eux comme des hallu-

cinés. Puis la vie leur était rentrée par les oreilles comme un flot de sang...

Pondorge, qui s'était penché pour boire, releva la tête au bruit des applaudissements qui éclataient. Là-haut, au fond de la salle, perchés sur les tables entassées dans la pénombre, il aperçut des grappes d'hommes collés aux murs et qui se haussaient pour le voir. Mais il n'avait plus le temps de se laisser distraire; il était pressé, très pressé, de plus en plus pressé; il avait hâte de tout dire enfin. Il se remit à parler, et de nouveau ils écoutaient, ne bougeaient plus, attentifs qu'ils étaient à ce que la voix faisait surgir au fond d'eux. Ils n'avaient jamais entendu quelqu'un parler de la sorte. Ils s'étonnaient de comprendre tous le même langage. Une beauté qu'on ne leur avait jamais appris à goûter ensemble naissait du moindre objet touché par Pondorge et, tous à la même heure, ils achevaient de sentir que cette vie à laquelle ils s'étaient crus arrachés et qu'ils avaient pleurée en la quittant comme une femme à la chair de qui on a été mêlé, cette vie leur remontait au cœur, non pas comme une chose étrangère, mais comme une source qui jaillissait d'eux-mêmes, d'une profondeur à laquelle ils n'étaient jamais descendus.

Pondorge parlait, disant les paroles merveilleuses qui déliaient les hommes de leurs terreurs. On aurait dit qu'un torrent le traversait. Il regardait la salle et les visages levés de tous ces hommes lui apparaissaient comme un seul et immense visage dont les paupières battaient sous le vent des profondeurs. Il parlait... Avait-il jamais songé à ce qu'il leur disait maintenant? Il disait comment les fleurs naissaient dans la terre, comment les pierres des montagnes se transformaient en cristaux. C'était des choses qu'il avait vues. Tout vivait : la nature, au fond, ignorait la mort...

Il parlait, ne s'arrêtant plus, les yeux fixés au centre de l'immense visage aux paupières battantes, debout, comme un dieu... Mais il commençait à manquer d'haleine; ses mains tremblaient un peu, une sueur coulait de son front; sa voix était sourde, de plus en plus sourde; à la fin, il dut s'interrompre, à bout de souffle; il demanda la permission de faire une pause... Il le demanda avec un mot, une mimique si drôles que cela fit rire... C'était fini, on ne croyait plus à la fatigue de Pondorge. Sa fatigue même faisait recette, c'était une fatigue à succès. Il dut se sentir irrité par ces gens qui croyaient trop en lui. Alors il eut une sorte de plainte étrange, bien plus étrange aux oreilles de cette foule que toutes les réflexions qu'il avait exprimées jusque-là. Il murmura : « Et pourtant, cette journée aurait pu être belle, vous savez!... » Mais personne ne comprit que Pondorge était découragé; la plus déconcertante de ses paroles ne déconcerta personne, ne ren-

contra aucune oreille qui fût prête à la recevoir; et c'est alors sans doute que Pondorge, au fond de lui, commença à douter de sa réussite. Simon se rappelait l'avoir entendu dire un jour : « Il faut surtout qu'on ne comprenne pas, qu'on ne reconnaisse pas la personne du portrait; autrement, c'est raté, vous comprenez?... » Mais qui se souvenait maintenant de cette parole? Un cri énorme avait jailli des poitrines, des cent bouches ajustées sur Pondorge, un cri de protestation, un cri à la mesure de l'immense visage de la foule, et qui coula dans la salle comme une eau tombant d'une écluse. « Elle est belle!... Elle est belle!... » Pondorge s'était servi du mot « belle » — et les cent bouches répétaient : « elle est belle! » Il y avait là des gens qui n'avaient jamais encore, dans toute leur vie, prononcé ce mot-là, ce mot étonnant, ce mot de beauté. Des gens qui jusque-là n'avaient pas su ce que c'était. Et c'était peut-être la première fois qu'ils disaient d'une chose : « Elle est belle »...

C'en était fait, Pondorge, en dépit de lui-même, était devenu un objet d'approbation. Mais quand il eut fini, vraiment fini, et qu'il voulut se retirer, les bravos lui déchirèrent le cœur. Cela déferlait le long des murs, cela martelait, pulvérisait l'air, et de nouveau les vitres tremblaient sous ce bruit dont les foules s'enivrent et que sa propre force fait rebondir. Jamais un homme au Crêt d'Armenaz n'avait été approuvé, adopté de cette façon. Mais était-ce bien cela que Pondorge avait voulu?... Personne n'aurait pu soupçonner qu'il se disait, en écoutant ce bruit, que c'était la dernière fois qu'il retentissait pour lui au Crêt d'Armenaz.

S'étant arraché, après beaucoup d'efforts, à cette admiration écrasante en laquelle il ne reconnaissait plus que la camaraderie qui l'avait lié à tant d'hommes, Pondorge s'en était couru jusqu'à la lisière du bois, dans un besoin subit de solitude et de liberté, dans le besoin de se retrouver lui-même, et foulait de son pas lourd et trébuchant la neige accumulée pendant quatre jours. Ni l'accent de vérité qui avait nourri chacune de ses paroles, ni leur noblesse intérieure, ni l'amour qui était en elles, rien de tout cela n'existait pour Pondorge, qui pleurait silencieusement sa défaite. Il ne les avait pas emmenés assez loin, il ne leur avait pas fait perdre pied jusqu'au bout; il avait cédé à une éloquence facile, déclamatoire... Pondorge tanguait sur la neige, déchiré par cette douleur nouvelle, et sous la lueur des lampes qui, de loin, parvenait jusqu'au sentier, son ombre dessinait sur le sol de grands circuits. Il n'avait pas fait ce qu'il fallait. Il leur avait raconté des histoires qu'ils s'étaient imaginé comprendre... « Les dépayser, s'écria-t-il, oui, les dépayser, voilà ce qu'il fallait faire!... »

Ce fut dans cet état que Simon, égaré au milieu d'une petite bande de camarades, le rencontra. Ils arrêtrèrent Pondorge, stupéfaits. Et alors ils virent cette chose bouleversante : Pondorge pleurait. Il pleurait debout, les mains dans les poches, les poings fermés, silencieux et ravagé. Eux ne comprenaient pas. Ils sentaient seulement qu'il se passait quelque chose de terrible. Ils avaient l'impression qu'ils étaient en train de perdre Pondorge, qu'il allait s'enfoncer sous leurs yeux, là, dans la neige, dans la terre, les poings fermés. Alors il leur prit envie de pleurer, eux aussi. De pleurer pour des choses incompréhensibles, pour des choses étrangères à toutes celles qu'ils avaient pu pleurer dans leur vie. Des choses que ne conçoivent pas les hommes qui sont restés dans leurs villes et qui vivent dans leurs familles. On pleurait pour une chose inconcevable à laquelle le mot de chagrin ne s'applique pas. Et cette émotion rejoignait en vous des douleurs lointaines, si étranges, restées si au fond de vous, — des douleurs qui n'avaient jamais pris l'air — qu'on se sentait arrivé à un moment de la vie. A une époque. On sentait que toutes les douleurs allaient revenir. Toutes les minces douleurs d'enfant qu'on n'avait pas eu le temps de regarder, d'entretenir, parce qu'une voix vous disait tout de suite : « C'est fini ». Et après, quand on est homme, souvent ces douleurs-là ne reviennent plus; on ne fait plus attention; et c'est ça, être homme... Mais on sentait maintenant que les douleurs comme les joies se distinguent par leur qualité; et c'était une sorte de joie que d'arriver ainsi à éprouver une douleur d'une espèce entièrement originale et qui, pour la première fois, n'était pas une simple douleur animale. Il était bon, entre hommes, de souffrir à ce niveau, de sentir qu'on pouvait avoir envie de pleurer ainsi.

Simon entraîna Pondorge. Celui-ci était visiblement persuadé qu'il n'avait pas donné sa mesure. Il regardait devant lui de cet œil flou que donne une conscience insatisfaite. Déjà son triomphe était loin de lui. Il ne sentait plus cette marée d'hommes qui avaient vécu de sa voix, de son geste. Sans doute était-il monté trop haut en lui-même? Il ne pouvait plus être que déçu. Il ne pouvait plus que disparaître.

## V

Le ciel commençait à s'éteindre; la lumière remontait par degrés le long des pentes du Grand-Massif : bientôt elle l'abandonnerait complètement. Déjà l'ombre était froide autour de Simon; les sources se taisaient. Il se retourna. La montagne avait l'air de se refermer